

Séance 1 du séminaire Géopolitique et Religions – Questions épistémologiques

ICP – 15/10/2020

Retranscription – Hugo Tierny

Accueil par le Vice-Recteur Alexandre Scaggion

Bienvenue au premier séminaire « Géopolitique et Religion, défis méthodologiques et épistémologiques ». Pour cet événement, nous avons le grand privilège d'accueillir aux côtés des enseignants chercheurs de l'Institut Catholique de Paris (ICP), d'éminents collègues d'autres institutions de renom. Il s'agit de la Professeuse Béatrice Giblin, directrice d'*Hérodote, Revue de Géographie et de Géopolitique* et du Professeur Martin Motte, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Etudes. Je les remercie vivement d'avoir accepté d'animer cette première séance du séminaire Géopolitique et Religion aux côtés des Professeurs Bernard Bourdin et Emmanuel Lincot de l'ICP.

J'ai aussi le plaisir d'ouvrir ce séminaire en tant que Vice-Recteur chargé de la mise en œuvre du plan stratégique de l'ICP, et ce malgré les fortes contraintes auxquelles nous sommes astreints du fait de la crise sanitaire. Hébergé à l'Unité de recherche *Culture, Religion et Société*, ce séminaire est conçu pour être interdisciplinaire. Laura Pettinaroli, Maître de conférence en Histoire contemporaine à la *Faculté des Lettres* de l'ICP, et ayant réussi le tour de force d'organiser ce séminaire malgré la situation actuelle, en assure la coordination. Celui-ci implique aussi les doctorants, qui sont invités à y intervenir et à y être discutant comme c'est le cas aujourd'hui d'Hugo Tierny, doctorant à la *Faculté de Sciences Sociales et Economiques*. Enfin nos travaux rejoignent plusieurs initiatives et recherches de l'ICP qui ont vocation à se structurer au sein de la future chaire « géopolitique et religions ».

Notre conviction est qu'étudier les rapports entre les religions et la géopolitique est nécessaire pour mieux comprendre les enjeux contemporains. En effet, ces rapports sont à bien des égards structurants d'une vision du monde. Dans bien des endroits, de l'Inde à la Bosnie Herzégovine, ces rapports entre politique et religion sont très palpables, nous permettant de relier des aires géographiques très différentes avec une problématique commune. C'est en tous cas l'intuition de départ de cette dynamique à l'œuvre avec ce séminaire et qui vise à mieux structurer d'un des domaines d'excellence de l'ICP.

Je me permets de conclure en citant l'encyclique *Fratelli tutti* du 3 octobre dernier du Pape François, dont certaines thématiques rejoignent les préoccupations de ce séminaire. Mais, ce qui est également intéressant dans cette encyclique, c'est l'insistance sur des aspects méthodologiques qui peuvent nous guider dans les questionnements épistémologiques en jeu dans cette séance : « La conviction existe aujourd'hui que, outre les développements scientifiques spécialisés, la communication entre disciplines s'impose. Etant donné que la réalité est une, et même si celle-ci peut être abordée de façon différente et avec diverses méthodologies, on ne doit pas éluder le risque qu'une avancée scientifique soit considérée comme l'unique approche possible pour saisir tous les aspects de la vie, de la société, et du monde. En revanche, un chercheur, qui avance avec efficacité dans ses analyses et qui est également disposé à reconnaître d'autres dimensions de la réalité qu'il étudie, parvient à reconnaître la réalité de manière plus intégrale et plus complète grâce au travail d'autres sciences et savoirs. »

Je laisse maintenant la parole à Laura Pettinaroli, dont la présentation nous introduira plus précisément aux enjeux et aux objectifs de cette première séance.

Dr. Laura Pettinaroli

Nous avons mené ce travail depuis un an et demi avec une quinzaine de collègues de différentes facultés et d'approches diverses, telles que les sciences religieuses et les sciences sociales. Au fur et à mesure de nos discussions, il est vite apparu que nous ne comprenions pas de la même façon ces deux termes : géopolitique et religion. Certains universitaires en sciences religieuses craignent ainsi de voir le poids de la géopolitique « écraser » la dimension religieuse.

Alors, les sciences sociales prennent-elles vraiment conscience de la spécificité du fait religieux ? Dans quelle mesure peut-on imaginer un dialogue entre les sciences sociales et le religieux ? D'emblée, répondre aux questions méthodologiques et épistémologiques nous a semblé nécessaire.

Ce séminaire est la première étape de cette réflexion, afin d'essayer de mieux comprendre comment les autres disciplines envisagent des objets sur lesquels nous travaillons tous aussi, en histoire, en droit canonique, entre autres. Le but de cette séance est donc aussi d'encourager le dialogue interdisciplinaire, entre géographie, science politique, et histoire de la pensée stratégique pour mieux comprendre comment lier la géopolitique et les questions religieuses.

Pr. Bernard Bourdin

Avant de céder la parole à la Professeuse Béatrice Giblin, j'aimerais souligner les contacts très fructueux qui nous ont permis de mettre en place cette journée. Je vous remercie donc grandement Madame Giblin pour votre présence aujourd'hui pour nous introduire à ce thème « géopolitique et religion ». Je remercie aussi le Professeur Martin Motte, qui a accepté de préparer une présentation originale sur « Le protestantisme et la puissance maritime ». Je remercie enfin le Professeur Emmanuel Lincot, dont les compétences indiscutables de sinologue nous aideront à éclaircir ce vaste sujet.

Présentation 1 : Pr. Béatrice Giblin

Présentation

J'ai tout de suite été intéressée par la proposition de Monsieur Bourdin de créer une chaire géopolitique et religion, et c'est la première fois aujourd'hui que je me rends à l'ICP. J'ai travaillé plus de 30 ans en Seine Saint Denis, dont j'ai adoré le public étudiant. Avoir la chance d'étudier à l'ICP dans d'aussi beaux lieux et sous de bonnes conditions, constitue néanmoins un grand privilège. Tout cela indique que la réflexion et le savoir y sont bien traités.

Enseigner en banlieue nord est une mission. Il faut amener les étudiants à s'accrocher et à les séduire pour qu'ils aient envie de revenir et de discuter. Saint Denis est d'ailleurs un haut lieu de notre histoire religieuse. J'étais moi-même un des rares professeurs à emmener les étudiants à la Basilique, car ceux-ci n'auraient pas forcément pensé à s'y rendre. De cette façon j'ai tenté de leur expliquer à quel point la nation française s'est construite sur le temps long, et de montrer que le rôle de l'Eglise a été fondamental dans cette construction. La beauté des lieux y est d'ailleurs saisissante. Pour nombre de mes étudiants

issus de l'immigration subsaharienne et maghrébine, l'histoire de France et son lien à la religion, alors que la société actuelle est très sécularisée, est une question importante à traiter.

Il est étonnant de voir la géopolitique à ce point en vogue aujourd'hui, car elle a longtemps été proscrite et taboue. Le terme même de géopolitique a été créé en Allemagne en réaction à la défaite de la guerre 1914-18. La discipline n'a donc pas été créée par les nazis, même si ceux-ci l'ont manipulée. Au début, ce sont des instituteurs qui l'ont développée à la suite d'une profonde déception vis-à-vis de la géographie politique. En effet, ces instituteurs reprochaient à cette dernière son rôle dans la valorisation d'un roman géographique dans lequel la Prusse domine l'Europe médiane. C'est un discours que l'on qualifierait aujourd'hui de déterministe, revenant à justifier les velléités hégémoniques allemandes sur ces espaces, à cause de sa position géographique centrale entre Europe occidentale et Russie. Certains Allemands ont ainsi essayé de faire de cette position géographique et de ce désir de puissance une loi. Friedrich Ratzel, initialement un spécialiste des sciences de la vie et de la terre et pharmacien, occupa un grand rôle dans ce processus. Celui-ci déplaça alors la réflexion de Darwin sur la théorie de l'évolution naturelle vers le champ du social, considérant que certains peuples sont naturellement amenés à dominer les autres. Sans surprise, les aryens étaient perçus comme un peuple dominateur par essence. L'idéologie nazie s'est appuyée sur ces postulats pour tenir un discours raciste et justifier la liquidation des Juifs d'Europe.

La géopolitique naît donc dans un contexte particulier. Celle-ci n'est d'ailleurs pas une science car elle n'admet pas de loi. En effet, tout montre qu'il n'y a rien de tel en sciences humaines, qui constituent plutôt un ensemble de savoirs. Au contraire, c'est essayer à tous prix de concevoir des lois qui mènent aux dérives les plus graves. Un savoir est quelque chose de nécessairement pluridisciplinaire car on mobilise toujours, dans un raisonnement aboutissant à un diagnostic, des savoirs différents. Cette démarche suppose d'avoir l'ouverture la plus large possible pour être capable, à partir d'hypothèses, de mettre en relation des données qui vont faire sens dans un raisonnement. La géopolitique, justement, est une démarche rigoureuse, scientifique incontestablement, mobilisant des savoirs différents, des données de géographie physique, des données de stratégie, des données d'anthropologie, d'économie, de politique, de culture, de religion, toujours en fonction et obéissant aux conditions des situations qu'elle étudie. Mais elle n'est pas une science.

Dans le *Dictionnaire de Géopolitique* d'Yves Lacoste se trouve un long préambule, dans lequel ce dernier estime que la géopolitique doit être au service de la démocratie et des citoyens, et certainement pas d'une idéologie ou d'une hégémonie. C'est d'ailleurs la motivation profonde de l'équipe d'*Hérodote* et de l'*Institut Français de Géopolitique* (IFG). Selon la définition d'Yves Lacoste, la géopolitique concerne des rivalités de pouvoir sur des territoires afin de prendre le contrôle tant des populations que des ressources qui s'y trouvent. Ces territoires convoités, ou que l'on souhaite garder pour soi, sont à leur tour l'objet de représentations extrêmement mobilisatrices, représentations contradictoires qui mobilisent les différents protagonistes du conflit.

On entend souvent que les conflits ont des racines économiques, et que l'objet principal des guerres serait de mettre la main sur des richesses telles que le pétrole et les terres rares. En réalité l'économie constitue en général un facteur auxiliaire pour expliquer les conflits. Par exemple, il est inexact d'affirmer que les Etats-Unis soient intervenus en Irak en 2003 dans le seul but de mettre la main sur le pétrole. La décision d'y intervenir était surtout le fruit des représentations des néo-conservateurs américains de l'Irak et de leur rôle dans la région, convaincus qu'ils imposeraient la démocratie et reconfigureraient un Grand Moyen Orient, changeant les frontières à leur guise, dans un contexte d'hubris suivant la chute de l'URSS. Cette idée de représentations est donc très importante.

Bien des personnes sont prêtes à mourir pour ce qu'elles considèrent être un territoire sacré. Prenons le cas du conflit des Balkans durant les années 1990 et l'attitude des Serbes et de leur dirigeant Slobodan Milosevic. Pourquoi ces derniers se sont-ils autant accrochés au Kosovo ? Ce territoire ne représentait pourtant aucun enjeu stratégique ni économique, et était peuplé très majoritairement d'Albanais ainsi

que d'une minorité de Serbes. Cependant, lorsque Milosevic déclara qu'« au Kosovo se trouve le berceau de la nation serbe », (y sont implantés des monastères serbes) il mobilisait l'image de « l'origine » et de la « naissance », touchant ainsi tous les Serbes. Chacun pouvait alors en tirer une conclusion simple : « lâcher le Kosovo » aux albanais musulmans revenait à une trahison de la nation serbe. Pour ne pas trahir, il fallait donc être prêt à faire la guerre et à mourir. On voit bien à travers cet exemple à quel point les représentations sont importantes en géopolitique. Ces dernières ne sont pas de l'ordre du concret et du rationnel, mais elles sont un facteur d'explication des conflits extrêmement puissant, et généralement bien davantage que l'économie.

On reproche souvent aussi aux géopolitistes de ne pas chercher à théoriser. De cette façon, les appels à achever la rédaction du *Traité de géopolitique* d'Yves Lacoste, sont nombreux. Or, bien qu'une méthode d'analyse soit toujours bienvenue, un tel traité risquerait rapidement de ressembler à une loi. Il s'agit là d'un écueil que les géopolitistes éviteront. En effet, s'il est possible de faire des traités en mathématiques, ce n'est pas le cas en géopolitique. Les territoires que nous étudions ont toujours leur spécificité, et rien ne se passe jamais à l'identique. Il faut donc se méfier de la théorisation à outrance, car elle nous tire vers le pseudo-scientifisme.

Pour illustrer ce point, revenons à la fin du 19^{ème} siècle. Durant cette période, les empires étaient à la recherche d'arguments pseudo-scientifiques pour justifier leur désir d'hégémonie. Le concept de *Heartland* de Harold John Mackinder connu alors énormément de succès. *Heartland* signifie en anglais le cœur, le centre de toutes terres, que Mackinder avait placé sur la Russie, et dont le contrôle permettrait d'exercer son pouvoir sur le reste du continent asiatique. L'explication est si simple et séduisante qu'elle influencera la politique des Etats-Unis lorsqu'il s'agira lors de la guerre froide de contenir la poussée communiste à travers ce *Heartland* russe. Les Américains lui opposeront alors un *Rimland*, une sorte d'anneau maritime partant de l'Europe, traversant la méditerranée puis l'Asie du sud, encerclant le fameux *Heartland*. De cette façon, toute la stratégie américaine est partie de cette représentation, qui est avant tout une construction intellectuelle. Aujourd'hui encore en Russie, le *Heartland* reste en vogue à travers la pensée d'Alexandre Douguine, et vise à justifier la suprématie russe sur cet espace. On voit bien ici comment de telles représentations influencent les projets de puissance et d'hégémonie.

En géopolitique, il faut aussi se garder de prendre parti pour les uns ou pour les autres. Dans le cadre de disputes territoriales, choisir un camp empêche de comprendre le point de vue opposé. J'ai justement eu l'occasion de diriger la thèse d'un militant palestinien communiste, ayant fait de la prison, et qui était venu à l'IFG pour rédiger une thèse sur le sujet de la diaspora palestinienne. Mais son travail était à charge contre Israël. Je lui répétais donc sans cesse que pour rendre service à ses concitoyens, il était plus important de comprendre la stratégie israélienne. La géopolitique c'est donc être capable de mettre de côté ses propres convictions, d'étudier objectivement et avec le plus de distance possible les différentes positions, afin de saisir les points de vue contradictoires sur le contrôle d'un territoire.

Si l'on associe l'étude de la géopolitique et de la religion, il faut aussi réaliser à quel point la seconde est aussi affaire d'enjeux de pouvoir s'exerçant sur des populations et des territoires. La religion est en effet un dispositif spatial puissant servant à contrôler une société. On peut ainsi s'amuser à comparer une carte de France des diocèses catholiques à la veille de la révolution française, avec une carte de la pratique du protestantisme. A l'observation, on voit bien qu'il se trouve dans le sud du pays beaucoup de protestants, mais aussi un nombre disproportionné de diocèses catholiques. On fait rapidement la corrélation : plus le nombre de protestants est grand sur un territoire, plus il y a de diocèses. En effet, il était nécessaire à l'époque de mettre en place un maillage dense de diocèses, de façon à contrôler les territoires peuplés de protestants, ennemis de la religion catholique. On est manifestement ici dans une logique géopolitique de contrôle d'un territoire et de la population s'y trouvant.

Aujourd'hui en France, la création de très grandes mosquées de Strasbourg à Marseille, répond à la même logique. Il s'agit là aussi d'une façon de marquer ces territoires afin de mieux en contrôler les fidèles. En 2003, lorsque l'Organisation française du culte musulman fut créée afin de donner corps à

un islam français, le nombre de votants à cette organisation fut alloué en fonction du nombre de mètres carrés d'espace du territoire français occupé par les mosquées. Ayant eu vent de la mesure, l'Arabie Saoudite, le Maroc, l'Algérie, ont financé les mosquées les plus grandes possibles afin d'obtenir le plus grand nombre de représentants et ainsi mettre la main sur l'Organisation française du culte musulman. Voici comment la France est devenue le théâtre de rivalités de pouvoir étrangères pour le contrôle des musulmans de France. Donc on voit bien ici, à travers le maillage religieux d'un territoire, comment géopolitique et religion interagissent.

Cette volonté d'expansion à l'étranger des religions doit donc être prise en compte dans les analyses géopolitiques. Les religions monothéistes telles que la Chrétienté et l'Islam constituent ainsi et sans aucun doute des projets hégémoniques, dont l'aspiration est de couvrir l'ensemble de la planète par la conversion. Les catholiques sont ainsi convaincus que leur religion a vocation à l'universalité et que toute culture, quelle qu'elle soit, est capable d'embrasser la foi chrétienne. Les croyants se sentent investis par Dieu pour mener une mission civilisatrice et évangéliste, par ailleurs extrêmement valorisante. Ainsi peut-on voir l'idée du « Peuple élu », persuadant les Chrétiens que leur action représente le Bien, et reflétant la volonté divine universelle. Les Juifs se disent aussi « peuple élu » tout comme les musulmans. Cette représentation se retrouve chez les islamistes politiques et leur interprétation littérale et réactionnaire du Coran : la loi de dieu doit s'appliquer dans tous les compartiments de la vie politique, culturelle et sociale.

Ces représentations concurrentielles occasionnent nécessairement des affrontements entre religions monothéistes pour conquérir ou conserver leurs ouailles. Prenez par exemple les très politiques recherches archéologiques en Israël visant à démontrer l'antériorité de la présence juive en Palestine. Cette dernière, ainsi que tous les autres espaces limitrophes entre grands ensembles religieux sont de fait très importants. La bataille d'influences sur ces espaces peut aller jusqu'à l'épuration ethnique de ceux qui ne partagent pas la même confession religieuse (récemment massacre des yézidis en Irak).

Enfin, ces grands ensembles religieux monothéistes sont très hétérogènes, très divisés. Il est donc normal qu'ils soient lieux de conflit. Le partage d'une langue commune, d'une même religion, culture, empêche rarement la guerre. La Chrétienté elle-même est très divisée, depuis le schisme entre Rome et Constantinople d'abord, puis par la réforme au 16^{ème} siècle. Une situation analogue se retrouve avec l'Islam et la division entre sunnites et chiïtes, mais aussi au sein de l'ensemble sunnite. Ces religions monothéistes se subdivisent donc dans le temps, et dans des contextes que l'on peut qualifier de géopolitiques. En religion, on trouve donc indiscutablement des rapports de pouvoir et de domination – des enjeux que la géopolitique est à même d'expliquer.

Pour conclure, si l'on souhaite que la religion ne soit plus manipulée par le politique, la seule solution est leur séparation. La seule solution donc, c'est la laïcité et la liberté de conscience.

Discussion

Pr. Bernard Bourdin : Merci beaucoup Madame Giblin pour votre présentation sur le rapport complexe entre religion et géopolitique, et ses expressions les plus concrètes. Nous garderons en mémoire votre appel à faire de la géopolitique une méthode de constitution du savoir, en rapport étroit avec les faits. La plus grande qualité épistémologique de la géopolitique est en effet de partir du réel et de ne surtout pas en sortir. Il s'agit bien d'un savoir empirique permettant d'approcher la réalité dans sa complexité, d'une manière plus sûre que par des déterminismes scientifiques.

Parmi mes observations, j'ai le sentiment qu'en géopolitique la dimension symbolique des conflits compte aussi pour beaucoup. Des Français ont bien fait la promesse de mourir pour l'Alsace et la Moselle...

Pr. Béatrice Giblin : En effet, mais ces symboles concernent de vrais territoires sur lesquels on s'affronte vraiment. Il y a donc combinaison du symbole et du réel.

Pr. Bernard Bourdin : Je suis également frappé par le croisement du politique et du théologique en géopolitique. On voit bien que toute religion a un rapport spécifique à l'espace. En ce sens, on ne peut pas éviter la question théologique car les religions ne gèrent pas toutes l'espace de la même façon : la manière orthodoxe n'est pas la manière catholique romaine. Il y a donc une grande pluridisciplinarité à explorer, sous la forme d'une géo-théologico-politique, point que je soumetts à la discussion.

Pr. Béatrice Giblin : Les spécificités des religions dans leur rapport à l'espace reflètent l'organisation territoriale des religions. Les religions sont ancrées sur des territoires et dans des contextes culturels, politiques et économiques très différents les uns des autres. Par exemple, concernant l'expansion de l'Islam autour de la Méditerranée du 6^{ème} au 8^{ème} siècle, le contexte était très différent de celui de l'expansion auparavant de la chrétienté. Ainsi, prendre en compte les contextes géopolitiques qui accompagnent l'organisation des territoires est aussi important.

Dr. Laura Pettinaroli : Votre réflexion sur la notion de *Heartland* et sa reprise à différents moments de l'histoire par diverses puissances me conduit à vous poser une question sur une autre théorie des relations internationales qui a eu beaucoup de succès : comment la thèse de Samuel Huntington sur le « choc des civilisations » a-t-elle été appréhendée en géographie ou géopolitique ? Je me permets aussi de rebondir sur votre mention d'une actuelle « mode » de la géopolitique. Dans quelle mesure les questions religieuses sont-elles aujourd'hui abordées dans les cursus universitaires de géographie ? Dans le cours de mes propres études d'histoire-géographie, il me semble n'avoir jamais entendu parler de religion dans ce cadre : est-ce que cela a évolué ? De ce fait, comment et avec quelles ressources les enseignants du secondaire en histoire-géographie abordent-ils actuellement la question de la religion ?

Pr. Béatrice Giblin : Cette dernière question est d'importance capitale et représente un enjeu majeur. Heureusement, 80% des enseignants d'histoire géographie du secondaire sont des historiens. Ils ont donc entendu parler de religion durant leur formation. Ce n'est pas le cas en géographie. Il s'agit d'ailleurs d'une question épistémologique particulièrement intéressante. En effet, la géographie telle qu'enseignée en France est restée longtemps mal à l'aise avec tout ce qui était de l'ordre du politique. Il y eut ainsi une longue et profonde coupure épistémologique entre géographie et politique, dont je discute souvent avec mon maître et ami Yves Lacoste.

La géopolitique est pourtant un raisonnement qui permet de comprendre davantage les faits, mais auxquels certains géographes reprochent un manque de « scientificité ». Comme ma présentation le suggère, je ne suis pas convaincue par cet argument. Ni la religion, ni la politique ne sont des sujets scientifiques. Or, refuser de discuter ces sujets au nom de la science constitue un grand manque à gagner intellectuel. Par exemple, durant la guerre froide, la majorité des chiffres et des modèles quantitatifs concernant l'URSS étaient faux. Ceux qui ont travaillé avec ont donc tiré des conclusions totalement erronées, mais ils y croyaient néanmoins ! Si l'on suit la logique quantitative, lorsqu'il n'y a pas de chiffres disponibles, aucune analyse et aucune étude ne devrait être possible : ce qui est bien sûr absurde. On parle ici d'une forme d'obscurantisme scientifique que les géographes payent très cher aujourd'hui.

De nos jours, tous les élèves devraient être passionnés par la géographie pour comprendre le monde tel qu'il est. Toute l'information est contenue dans le monde réel, sous le regard des chercheurs, mais certains d'entre eux ont fait de la géographie une science déconnectée, et l'ont fragmenté en territoires intellectuels rivaux.

Pr. Martin Motte : Je m'interroge particulièrement sur l'absence de la religion dans les programmes scolaires, et en particulier de philosophie jusque très récemment. La question de la représentation du monde entre croyants, et non croyants, est pourtant une question centrale pour l'humanité.

Pr. Béatrice Giblin : L'influence marxiste sans aucun doute.

Pr. Martin Motte : Je pense même qu'il s'agit du Kantisme, plus encore que le Marxisme, ou alors de la combinaison des deux.

Pr. Béatrice Giblin : Oui, pendant longtemps, on a cherché à tout expliquer par l'économie et les modes de production. Pour se conformer à la vision dominante, il a fallu éviter d'étudier des cas en contradiction avec cette manière de voir les choses. A l'époque, parler de quelque chose de perçu comme incorrect, à l'instar d'interactions entre territoire et politique, pouvait coûter cher au chercheur transgressif. Ce fut mon cas. Or une véritable démarche scientifique, c'est justement de s'attarder sur les cas qui ne correspondent pas aux modèles établis.

Hugo Tierny : Pour ma part, j'ai apprécié que vous souleviez le problème de la conceptualisation et de la théorisation de la géopolitique, car j'ai dû travailler sur ces aspects lors de ma première année de thèse concernant l'influence de la Chine sur sa périphérie. A cette occasion et durant plusieurs années d'études à Taïwan, j'ai travaillé avec les théories des relations internationales, souvent quantitatives, et telles qu'enseignées aux Etats-Unis. Je souhaitais savoir ce que vous en pensiez.

Pr. Béatrice Giblin : Je pense que les théories des relations internationales sont nées du besoin de théoriser et de modéliser. Mais tous ces modèles obéissent à des situations momentanées. Par exemple, le modèle de la guerre froide ne correspond plus au monde d'aujourd'hui, ou à celui du traité de Westphalie au 17^{ème} siècle. Or, il faut toujours adapter son modèle au rapport de force dans lequel on se trouve.

Même les spécialistes des relations internationales n'utilisent plus les modèles qu'ils ont mis en place car ils n'entretiennent plus aucun rapport avec la situation présente. D'autres ont cru bon d'écrire sur la fin des rapports de pouvoir, voire des territoires et des frontières depuis 1990, alors que nous assistons indiscutablement au phénomène inverse. Conséquence : il faut se méfier de telles hégémonies intellectuelles.

Présentation 2 : Pr. Emmanuel Lincot

Présentation

La géopolitique est une méthode nous renvoyant à l'expérience du temps long. Les récits géopolitiques les plus anciens sont sans doute les écrits bibliques, notamment l'*Epopée de Gilgamesh*, un compte à la fois moral et une réflexion philosophique sur le pacifisme et la guerre. Dans le monde persan, on pense aussi au récit de *L'Avesta* dès le deuxième millénaire avant notre ère.

La filiation peut s'exprimer jusqu'en Chine avec le récit des Zhou, œuvre essentielle pour comprendre les phénomènes de réappropriation et de réhabilitation de notions promues par le pouvoir chinois comme celle de « Tianxia ». Cette notion est défendue par un idéologue chinois du nom de Zhao Tingyang, et tend à disputer à l'Occident la prééminence des concepts de l'Etat-Nation et des Droits de l'Homme dans le domaine de la théorie des relations internationales, en leur opposant une vision chinoise néo-impérialiste, mondialiste et culturaliste, avec velléités hégémoniques.

L'autre réalité géopolitique importante à mentionner dans ce cadre est le monde indien, où l'on assiste depuis l'arrivée au pouvoir de Narendra Modi à des formes de traditions réinventées et de réhabilitations de grands récits mythologiques à des fins purement idéologiques, notamment dans la vindicte engagée par le pouvoir contre les minorités musulmanes.

Cette courte introduction nous renvoie par ailleurs à une typologie de mots clefs que je souhaite vous proposer pour réfléchir à la géopolitique. Je pense à deux notions discutées par Yves Lacoste, celles de « diachronie » et de « diatopie », complémentaires et permettant le croisement de données se traduisant par des représentations. La notion de représentation n'est en effet pas figée, car toute histoire, et surtout les histoires des représentations, sont par définition labiles, c'est à dire constamment mouvantes et pénétrées d'idéologies et de valeurs, changeantes selon les époques et les sociétés.

A cet égard, la réhabilitation de la Géopolitique dans le champ historiographique français étanche des années 1970 constitue un phénomène intéressant. Rappelons qu'au début de chacun des numéros de la revue *Hérodote*, lancée par Yves Lacoste, se trouve cette assertion que l'on doit à Napoléon Bonaparte : *La géographie ça sert d'abord à faire la guerre*. C'était une façon je suppose pour Lacoste de conférer à la Géopolitique non pas un statut de discipline, qui serait précisément figée dans des représentations schématiques immuables, mais celui plutôt d'un outil de compréhension du monde.

Cette réhabilitation alla de pair avec l'émergence il y a une quarantaine d'années d'un courant historiographique français extrêmement fécond : l'Histoire culturelle. Celle-ci, comme la Géopolitique, fait de la représentation une notion cardinale en appuyant ses champs d'observation sur deux axes fondamentaux : la Sociologie et l'Histoire. Parmi les grands noms de l'Histoire culturelle en France, je pense à Jean-François Sirinelli et Pascal Ory. Ceux-ci avaient souhaité se démarquer de l'Histoire telle qu'enseignée par leurs aînés, c'est à dire les chantres de l'Histoire des mentalités – à l'instar de Fernand Braudel, Marc Bloch et tant d'autres – et de l'Histoire événementielle. Cette dernière avait été une « Histoire programme », soit une Histoire instrumentalisée par le pouvoir. Or, comme l'avait si bien rappelé Lucien Febvre, « toute Histoire qui sert, est une Histoire servie ». Evidemment cette assertion de Febvre reste d'actualité tant en France qu'à l'étranger.

Ces éléments de contexte sont donc très importants pour comprendre l'appétence actuelle pour la Géopolitique. En tous cas, la période des années 1970 marque certainement le franchissement d'un seuil dans la dé-marxisation des universités françaises, relative dans un premier temps et portée par la Nouvelle gauche, comme nous le rappelle Jacques Julliard. Cette façon de s'affirmer, tant pour l'Histoire culturelle que pour la Géopolitique tend sans doute à prendre à rebrousse-poil des thèses solidement établies jusqu'alors dans le paysage universitaire français. Ces dernières n'étaient pas nécessairement marxistes, mais sans doute structuralistes, et tendaient à dissoudre l'individu dans un indistinct social, tout en privilégiant des explications causales et schématiques traduites en lois sociales. Je pense tout particulièrement à George Dumézil bien sûr, ou encore à Michel Foucault dans une moindre mesure. Ces courants ont été fortement disputés par d'autres au cœur de la culture catholique française, tels que portés par Emmanuel Mounier pour la revue *Esprit*, et tendant au contraire à vouloir privilégier l'individu à travers l'idée du personnalisme chrétien.

Ce contexte s'ajoute à un autre élément déterminant d'un point de vue conjoncturel. Dans les années 1970 on crut encore que la sécularisation de la société s'accompagnerait à terme d'un déclin du fait religieux. Il y eut donc une sorte d'impensé du fait religieux dans bien des courants de pensée occidentaux, tous persuadés que nous assisterions à un déclin du fait religieux. Il n'en est rien évidemment car, la fin de Guerre froide mit alors en scène en Pologne et en Europe de l'est un grand retour du religieux, constituant des faits géopolitiques majeurs. Rappelons la figure symptomatique de la période de Jean Paul II, elle-même issue de la société polonaise et qui portera contre l'idéologie communiste la défense de la liberté religieuse. Il est donc intéressant de voir que cette vision idéologique de la fin du religieux fut à ce point battue en brèche par la réalité politique du monde.

Si l'on continue de privilégier un regard de longue durée, la Guerre froide contre le bloc soviétique se poursuit aujourd'hui contre la Chine communiste. Ce qui est intéressant justement, c'est de voir qu'aux routes de la soie, ce projet hégémonique défendu par le président chinois Xi Jinping, peuvent être opposées les « routes de la Foi ». Au-delà de la formule, celles-ci meuvent des individus de façon insoupçonnée – je pense en particulier à ces missionnaires sud-coréens ou chinois, souvent protestants et de plus en plus nombreux, cherchant à réévangéliser non seulement leurs propres sociétés, mais aussi des espaces à priori hostiles à la foi chrétienne tel que l'Afghanistan, le Pakistan voire l'Afrique subsaharienne. Il y a là un mouvement intéressant de « retour à Jérusalem » incitant au déplacement d'un certain nombre d'individus sans qu'il n'y ait en amont de structure centrale encourageant et coordonnant ces volontés d'évangélisation. Elles constituent davantage des initiatives individuelles émanant d'Églises clandestines, souvent persécutées par le pouvoir communiste chinois.

De même, il est évident que le fait religieux est un fait dynamique à la fois sur le plan histoire et le plan géographique. Pour reprendre l'expression de mon collègue Jeremy James, la « mobilité du religieux » induit des interactions entre des phénomènes vernaculaires et universels. C'est l'articulation entre les deux qui permet de comprendre le caractère et la géopolitique du fait religieux dans sa dimension culturelle et symbolique. L'aspect symbolique du fait religieux dans sa dimension géopolitique me paraît ainsi essentielle. Par exemple, je pense à la proscription systématique au Vietnam, et depuis près de 10 ans, de la représentation de la figure du lion à l'entrée des temples bouddhistes. On retrouve en effet cette figure du lion avant tout en Chine, et le Vietnam l'interdit donc par souci de distinction.

Nous pouvons aussi penser à la volonté des autorités chinoises communistes, dès l'avènement du régime en 1949, de vouloir désinvestir un certain nombre de lieux de mémoires dans les anciennes concessions étrangères (parmi lesquelles la concession française de Shanghai). On trouve ainsi une corrélation entre ce choix symbolique et des décisions politiques plus prosaïques : lorsque Valéry Giscard d'Estaing avait proposé aux autorités chinoises d'établir le groupe Peugeot dans la région de Shanghai, et de réinvestir l'ancienne université française Aurore de Shanghai (actuelle Université Fudan), les autorités chinoises ont refusé et ont imposé aux Français de s'établir à Wuhan. Parmi d'autres décisions symboliques, on pense à la décision de Xi Jinping de détruire un très grand nombre de mosquées à la fois dans la province ouïgoure du Xinjiang (près de 2000 mosquées auraient été détruites depuis 2 ans) et dans les zones de peuplement Hui (provinces du Gansu, et Ningxia). Souvent, le prétexte invoqué pour la destruction des mosquées est la non-conformité par rapport aux normes architecturales chinoises, c'est-à-dire présentant un aspect non sinisé et davantage moyen-oriental. On voit bien là à quel point les questions religieuses restent sensibles dans la Chine de Xi Jinping, et recourent à l'impératif nationaliste. On assiste dans ce contexte à des formes de sinisation que même Mao Zedong n'avait osé entreprendre, telles que celles des grands textes monothéistes. Il existe ainsi aujourd'hui un Coran et une Bible proprement chinois, avec des évangiles parsemés d'aphorismes écrits par la plume même de Xi Jinping !

Les questions de linguistique sont également essentielles pour comprendre l'aspect géopolitique du fait religieux. Prenons la traduction des textes sacrés bouddhistes, pour la plupart initialement rédigés en sanskrit, puis traduits successivement en chinois. Ce phénomène est intéressant car la langue chinoise n'est pas outillée pour traduire des notions et des concepts clefs de la littérature indo-européenne et sémitique, tels que la notion de « Dieu ». Ceci explique l'émergence en Chine d'un bouddhisme sectaire, marginal et émancipé de l'orthodoxie, comme le bouddhisme Zen. Le terme Zen est bien sûr japonais car le Japon fut le premier à porter cette pratique à la connaissance de l'Occident. Mais cette branche du bouddhisme est initialement originaire de Chine, et plus précisément de la province du Henan, à Shaolin. Les moines de Shaolin, avant de se rendre célèbres par la pratique des arts martiaux, consacraient ainsi beaucoup de temps à la méditation. En effet, l'approche intellectualisée des textes bouddhistes leur était manifestement impossible en langue chinoise, et la méditation l'a en partie remplacée. Le philosophe François Jullien nous rappelle à ce sujet que la langue chinoise ne comprend pas de conjugaison, ce qui n'est ni le cas des langues sémitiques ni celui des langues indo-européennes. Pour faire passer le sens sans le dénaturer, sur les différentes temporalités du Bouddha par exemple, les Chinois ont donc

contourné l'obstacle en se détournant de la verbalisation et en adoptant ces formes esthétiques et de pratiques corporelles faisant par cette occasion la spécificité du bouddhisme Zen.

Deuxième exemple lié au bouddhisme, et pour parler en termes de *Soft Power*, nous pouvons penser à l'influence du bouddhisme tibétain jusqu'à Pékin et la Mongolie. Cette dernière divisée, entre la Mongolie intérieure administrée par la Chine, la Mongolie extérieure pleinement indépendante depuis 1991, et la Bouriatie administrée par la Russie, se caractérise néanmoins par un culte bouddhiste commun et dont le chef spirituel reste le Dalaï Lama. Il y a donc une forte résonance politique, car le bouddhisme tibétain s'exprime de cette façon aux portes même de la Chine, ce qui ne laisse pas Pékin indifférent. Ce phénomène s'est aussi récemment étendu à Taïwan, qui constitue aujourd'hui l'une des caisses de résonance du bouddhisme tibétain les plus fortes en Asie orientale, alors que 50 ans auparavant l'Île n'entretenait pour ainsi dire aucune relation avec cette pratique. Donc là aussi, recompositions et enjeux géopolitiques par le truchement du religieux sont à l'œuvre.

Ces éléments permettent de comprendre de nombreuses interconnexions civilisationnelles et politiques. Penchons-nous sur la notion de « tribut », ou le terme « tributaire », à travers l'échange et la négoce des objets. Il s'agit d'une notion ancienne, déjà évoquée par Hérodote. Ces échanges sont parfaitement symbolisés par les relations tributaires entre la Chine et son voisin proche-occidental, c'est-à-dire les steppes d'Asie centrale. Pour pacifier leur rapport souvent compliqué avec ces nomades turbulents de l'ouest, la Chine mit en place une politique de cadeaux diplomatiques, parmi lesquels la soie et le jade sont les plus emblématiques. Ces denrées étaient échangées à prix d'or contre des chevaux. Par ailleurs, l'expression de « Routes de la soie » me semble abusive et aurait mieux porté le nom de « Routes du jade », tant l'importance dans les échanges du second dépasse celle de la première. On peut multiplier les exemples de ce type, à travers la négoce des *Icônes* dans le monde orthodoxe, ou le trafic de reliques entre Taïwan, le Sri Lanka et la Chine, faisant aujourd'hui l'objet de tractations diplomatiques. On pense enfin aux processus de restitutions de patrimoine entre pays du nord et du sud, comme l'a illustré récemment le rendu symbolique par la France d'objets béninois. Il s'agit de contentieux que l'Occident connaît également avec la Chine, débouchant en réalité sur une véritable Géopolitique du patrimoine.

Pour conclure, cette implication de la Chine dans les affaires religieuses démontre que nous n'avons pas affaire à un Etat athée. Nous avons au contraire affaire à un Etat profondément religieux, comme l'a rappelé le sinologue canadien John Lagerwey. La Chine, dans ses choix de politique étrangère, prend ainsi très au sérieux la dimension symbolique des objets et la question religieuse. On le voit notamment dans les négociations en cours depuis près de 50 ans entre le Vatican et Pékin pour l'établissement de relations diplomatiques (que le Vatican entretient toujours avec Taïwan, en tant qu'héritier du régime nationaliste). Faisant feu de tout bois, la Chine populaire s'appuie sur l'existence de communautés chrétiennes sur son sol, qu'elle réprime pourtant, pour justifier ce rapprochement avec le Saint Siège.

Cet intérêt du régime chinois pour le fait religieux est extrêmement sensible et lié à son histoire récente, notamment aux immixtions étrangères en Chine à partir de la première Guerre de l'opium en 1839. Le conflit naissant au Kirghizstan à la frontière ouest de la Chine, conforte aussi Pékin dans sa volonté de tenir à l'écart toute influence étrangère dans ses affaires religieuses, et de ne pas (re)devenir un champ d'affrontement entre religions rivales.

Discussion

Pr. Bernard Bourdin : Cette passionnante présentation nous ramène au retour du religieux dans le monde d'aujourd'hui. Au sens psychanalytique du terme, on peut considérer qu'il s'agit du retour d'un phénomène longtemps refoulé. La fin d'une sécularisation jusqu'aujourd'hui triomphante pose une question essentielle – celle d'une seconde sécularité – à la faveur de laquelle les systèmes de croyance, dans des sociétés officiellement athées telles que la Chine, ou agnostiques comme en occident, se

remettent en recherche de légitimité et de resocialisation auprès de la religion. Je pense notamment à la perte de sens favorisant la montée de l'islamisme en occident et le retour triomphant en Chine de la philosophie néo-confucianiste. A mon sens, les Etats sont en recherche de légitimité, et à ce titre ont besoin de se servir de nouveau de la religion. Ainsi, même si la Chine conserve le dogme de l'athéisme, le régime communiste recycle par pragmatisme la civilisation chinoise traditionnelle afin d'assurer une filiation légitime avec le passé et de réintroduire des repaires pour sa population.

Pr. Emmanuel Lincot : En effet, la trajectoire de la réhabilitation du confucianisme est d'ailleurs bien connue. Elle s'est traduite tout d'abord par un grand retour à partir de Singapour d'un confucianisme fortement idéologisé et conçu en opposition aux valeurs occidentales de droits de l'homme. Il s'agissait alors de donner un cadre et une légitimité civilisationnelle au pouvoir singapourien et à son idéologie autoritaire. C'est à partir du début des années 1980, après la Révolution culturelle, que les dirigeants communistes chinois sont allés puiser dans ce modèle pour le rendre compatible avec le marxisme léniniste. Au passage, la Chine communiste renouait brusquement avec une tradition qu'elle cherchait encore à éradiquer moins d'une décennie auparavant. Un autre exemple concerne l'Islam dans les marges chinoises, au Xinjiang notamment, où l'on assiste là aussi à des formes de réappropriation d'un Islam d'ailleurs davantage asiatique qu'arabe. Dans ces régions, le retour du religieux constitue à l'inverse une forme de résistance identitaire par rapport à l'hégémonie Han chinoise.

Pr. Béatrice Giblin : Je voudrai revenir sur le retour du religieux dans les sociétés sécularisées. Car en réalité, à l'échelle planétaire, très peu de territoires ont été concernés par la sécularisation. Le discours de retour du religieux, est d'une certaine façon très valable pour la France et l'Europe, mais moins dans le reste du monde.

Pr. Emmanuel Lincot : Oui, je pense qu'il s'agit là de phénomènes de variables. Quand on compare la société iranienne du temps du Shah, et celle de l'après-1979, la grande critique de Khomeini et de ses pairs s'est articulée autour d'une critique de la sécularisation. Entre phénomènes d'action et de réaction, il y eut peut-être un effet de balancier faisant que nous assistons aujourd'hui à un repli de la sécularisation.

Pr. Béatrice Giblin : Concernant l'Islam au Xinjiang, n'y a-t-il pas aussi une influence turque ?

Pr. Emmanuel Lincot : Il y a certes des influences linguistiques et culturelles. Mais sur le plan religieux, officiellement, le président turc Erdogan tourne le dos à la communauté ouïgoure. Ce silence est révélateur du rapprochement entre Turquie, Russie et Chine.

Pr. Martin Motte : Serait-il possible que les persécutions contre les Ouïgours soient de nature à compromettre la stratégie chinoise des routes de la soie en Asie centrale ? Notamment du point de vue des peuples centrasiatiques concernant le traitement des Ouïgours par le pouvoir central chinois ?

Pr. Emmanuel Lincot : Sur ce sujet, la crise sanitaire causée par le Covid-19 agit certainement comme un accélérateur d'une montée de la sinophobie en Asie centrale. Elle dévoile aussi un divorce grandissant entre l'opinion publique et les élites politiques des pays d'Asie centrale.

Présentation 3 : Pr. Martin Motte

Présentation

Je souhaite ici attirer l'attention sur la connexion entre les histoires maritimes britanniques et américaines, les théories géopolitiques et géostratégiques, et le protestantisme.

Rappelons pour commencer la place de la mer dans les écritures. On pense bien sûr à l'histoire du passage de la Mer Rouge, préfiguration du rite baptismal et de la mort et résurrection du Christ. Cette histoire évoque aussi l'Ordalie puisque le filtre de la Mer Rouge représente le tri entre les bons et les méchants. Nous pouvons aussi évoquer des textes allusifs au péril que l'homme éprouve lorsqu'il s'aventure sur la mer. L'ouvrage de Daniel Rops, *La vie quotidienne en Palestine au temps de Jésus-Christ*, explique ainsi que les Hébreux n'étaient pas un peuple de marins – raison pour laquelle le Lac de Tibériade (166km²) prend dans l'iconographie une figure océanique extrêmement menaçante.

Durant cette présentation nous procéderons chronologiquement, avec une première partie consacrée à la connexion entre religion en général puis du protestantisme, avec la puissance maritime dans l'histoire britannique. En seconde partie, nous évoquerons l'œuvre d'Alfred T. Mahan, amiral et grand théoricien de la stratégie maritime américaine, ayant repris l'esprit maritime latent des britanniques pour en faire un composant capital de la puissance américaine.

L'histoire que je souhaiterais évoquer ici commence avant l'apparition du protestantisme, et concerne la relation traditionnelle entre l'Angleterre et la mer. Pour l'illustrer, pensons au *Gold Noble*, monnaie d'or ayant eu cours jusque l'époque de Shakespeare, et frappée pour la première fois en 1344 pour commémorer la victoire de la flotte d'Edouard III sur la flotte française à la Bataille de l'Ecluse. Ce fut une victoire importante car elle déboucha sur la Guerre de cent ans et la possibilité pour les Britanniques de débarquer à leur aise en France puisque sa flotte avait été anéantie. Sur cette médaille, l'avers présente Edouard III associant de façon symbolique la couronne de France et d'Angleterre. Sur le revers, on distingue une croix autour de laquelle on peut lire le verset de l'Évangile selon Saint Luc. Il s'agit du célèbre épisode où les habitants de Nazareth souhaitent lyncher le Christ, avant que ce dernier ne leur échappent miraculeusement. Par analogie, Edouard III aurait reçu une aide divine pour passer la Manche et vaincre les Français. Ce qui est donc exprimé sur cette pièce de monnaie par allusion évangélique est la liberté de mouvement et l'allonge stratégique permise par les atouts de la puissance maritime.

Pour notre deuxième étape, pensons à une autre médaille britannique, très connue dans le monde protestant, et frappée jusqu'en 1988 pour célébrer le 400^{ème} anniversaire de la victoire britannique sur la Grande Armada espagnole. Celle-ci a donc une valeur identitaire très forte, et pas uniquement pour les Anglais. En effet, certaines pièces ont été frappées en Hollande à la demande du Stathouder de Nassau, quelques mois après la défaite de l'Armada, à des fins de commémoration. Le but était de montrer que la victoire contre l'Armada ne fut pas seulement anglaise, mais encore davantage protestante. L'avers montre la flotte espagnole disloquée par la tempête, et le revers dévoile une église sur une île, frappée aussi par la tempête, mais tenant bon. La légende exprime « je suis attaquée mais non atteinte », allégorie d'Albion encaissant sans plier l'attaque espagnole. Ici, la victoire contre l'Armada est célébrée comme une manifestation de la puissance divine au bénéfice du protestantisme.

Le globe terrestre constitue un autre symbole accompagnant les représentations de la victoire sur l'Armada. Ainsi, les portraits des grands marins britanniques, tels que Drake, sont à chaque fois accompagnés d'un globe. Avant même la victoire sur l'Armada, ces personnages avaient accompli plusieurs exploits extraordinaires tels que le voyage vers les Amériques, l'attaque des colonies espagnoles, et le tour du monde (Drake fut le premier capitaine à terminer la boucle vivant, Magellan étant décédé en navigation). Concentrons-nous ici sur un seul de ces portraits, celui de la Reine Elizabeth 1^{ère}. En arrière-plan de ce tableau se trouvent des scènes de marines, avec une double exaltation des marins anglais qui combattent l'Armada, et de Dieu couronnant leurs efforts en la disloquant par la tempête. Détail important, la Reine pose la main sur le globe terrestre, lui-même centré sur l'Amérique. Même si bataille contre l'Armada fut jouée sur les eaux anglaises, sa véritable portée concernait bien la lutte entre l'Espagne catholique et l'Angleterre protestante pour la domination de l'Amérique. Il y a donc là au 16^{ème} siècle toutes les réminiscences bibliques sur la terre nouvelle et le Nouveau monde, présentés comme endroits où pourront s'accomplir les promesses de la Bible, par opposition à un ancien monde marqué par le pêché. Ainsi, et dans le monde protestant du 17^{ème} siècle, les puritains du Mayflower en route vers l'Amérique vont assimiler leur propre aventure à celle des Hébreux

franchissant la Mer Rouge. Pour finir sur ce tableau, on peut citer la célèbre phrase de Walter Raleigh prononcée une quarantaine d'années après les événements : « Qui contrôle la mer contrôle le commerce, qui contrôle le commerce mondial contrôle les richesses du monde, et par conséquent le monde lui-même ». Le globe terrestre du tableau dévoile les débuts de la domination anglaise sur les mers et les intérêts commerciaux qui en dérivent. Elle entre ainsi en résonance avec l'idée calviniste que la prospérité économique est signe d'Élection. L'identité maritime britannique, à travers cette alliance entre mer, commerce, protestantisme et ascension de l'Angleterre se met donc en place dès cette année 1588 avec la victoire contre la Grande Armada.

Une deuxième période très importante concerne la lutte des Britanniques contre Napoléon. Il ne s'agit plus là de la lutte directe entre protestantisme et catholicisme, puisque le rapport de Napoléon avec l'Église était assez anecdotique. La période recoupe plutôt l'idée que l'Angleterre était perçue comme une terre de liberté, en écho avec ce que l'on appellera par la suite le protestantisme libéral, alors que le continent serait la terre du militarisme et de l'oppression. Les événements furent là encore évoqués en Grande Bretagne par des symboles bibliques assumés. C'est le cas chez William Blake, grand peintre britannique se prévalant de visions, de révélations et de communications avec l'au-delà, et produisant alors des œuvres sur la lutte entre Napoléon et l'Angleterre mettant en scène le Léviathan. Ce monstre aquatique est une figure ambiguë car elle est à tour de rôle représentée positivement et négativement dans la Bible. L'aquarelle de William Blake, nommée *Béhémoth et Léviathan* et datée entre 1805 et 1810, met en scène l'affrontement entre le monstre marin et son homologue terrestre sous les yeux du Créateur, arbitrant leur lutte du haut des cieux. A ce moment, l'Angleterre domine les mers depuis la bataille de Trafalgar (1803), mais elle ne parvient pas à reprendre pied sur le continent et les quelques tentatives de débarquement ont été repoussées par les armées napoléoniennes. Il y a donc un partage du monde entre l'Angleterre qui domine les mers et Napoléon le continent jusqu'en 1812.

Cette évocation du duel entre la puissance de mer et la puissance de terre passe d'implicite à explicite avec une autre œuvre de William Blake, s'intitulant *L'esprit de Nelson*. On y voit l'amiral Nelson nu et christifié (puisque celui-ci, tué dans la bataille, porte l'auréole du martyr), brandissant le Léviathan représenté sous la forme d'un serpent dont les anneaux étouffent ses adversaires. Ce serpent évoque bien sûr le blocus maritime anglais autour des côtes européennes, une action d'asphyxie économique lente et progressive. L'amiral Mahan dans *L'Influence de la puissance maritime sur la Révolution française et l'Empire*, paru en 1892, décrira justement la puissance maritime ayant vaincu Napoléon comme un « organisme complexe doté d'une vie propre, qui reçoit et envoie d'innombrables impulsions, se mouvant dans des milliers de courants entrelacés les uns les autres en une infinie flexibilité ». Il s'agit là d'une évocation particulière de la puissance maritime montrant son caractère indirect, asphyxiant et paralysant. Dans cette deuxième strate donc, le religieux reste bien présent car l'Angleterre est toujours la terre d'Élection. Cette dernière n'est alors plus seulement celle du protestantisme mais plus généralement celle de la liberté, contre Napoléon et les puissances de terre représentantes de l'oppression. Evidemment ici, l'idée est qu'il existe un gradient d'est en ouest de l'Europe : plus l'on va vers le continent, plus les régimes sont autoritaires ; plus l'on va vers la mer, plus les formes de régimes sont libérales. L'idée implique que le libéralisme s'est établi en Angleterre parce que la puissance économique et politique se trouvait en grande partie entre les mains des négociants.

Ces deux moments fondateurs, la lutte contre l'Armada puis contre Napoléon, se retrouveront fusionnés dans un monument particulier : le *National Armada Memorial* de Plymouth. Sa construction a débuté en 1888 pour le 300^{ème} anniversaire de la défaite de l'Armada espagnole, et il fut inauguré le 21 octobre 1890, jour du 85^{ème} anniversaire de Trafalgar. Sur la base de granit, on peut distinguer des médaillons de bronze à l'effigie des grands capitaines élisabéthains ayant vaincu l'Armada, et une plaque représentant le naufrage de cette dernière, rappelant symboliquement aux lecteurs que la victoire de 1588 a fait de l'Angleterre la figure de proue du monde protestant. L'iconographie du monument est également intéressante car Britannia porte le casque d'Athéna et le trident de Neptune, ce qui vise à montrer que la légitimité stratégique de la thalassocratie britannique s'enracine dans celle d'Athènes.

Cette concordance symbolique des temps fait de Drake et de Nelson les contemporains de Thémistocle. Le dernier a vaincu la flotte perse à Salamine, le premier la flotte espagnole, et le second la marine de Napoléon à Trafalgar. Le monument représente donc le Royaume-Uni comme l'essence, l'incarnation même de la puissance maritime. Cette généralité associant puissance maritime et Angleterre éternelle est alors en vogue à la Belle Epoque. Elle très manifeste dans le premier volume publié par la Navy Record Society portant sur la défaite de l'Armada et illustrée par la victoire de la bataille de l'Ecluse en 1340. Là encore on lie les temporalités pour montrer que par essence, Angleterre et puissance maritime s'enracinent dans la spiritualité protestante. Pour résumer, on peut légitimement parler d'un « providentialisme-maritimo-protestant » exprimé de manière implicite à travers le symbole de médailles, tableaux et citations bibliques, mais sans analyse très construite de ces catégories.

Cette analyse viendra plus tard de l'Américain Alfred T. Mahan. Celui-ci publie en 1890 son maître ouvrage, *L'influence de la puissance maritime dans l'Histoire*, suivi deux ans plus tard par *L'Influence de la puissance maritime sur la Révolution française et l'empire (1892)*. Dans ces deux ouvrages fondateurs, on trouve l'idée de deux modèles de développement : un modèle continental et un modèle maritime. Le modèle continental serait basé sur la richesse foncière, et par conséquent la conquête militaire de nouveaux territoires ; alors que le modèle maritime répudierait lui la conquête territoriale et résonnerait en termes de conquêtes pacifiques des marchés et des flux. Mahan essaye alors de montrer que le modèle maritime est tendanciellement pacifique (même si c'est inexact si l'on se réfère à la réalité de l'expansion maritime britannique), alors que le modèle continental serait *a priori* militariste. L'Angleterre selon Mahan serait donc la championne de la liberté politique et économique alors que le continent représenterait l'oppression. Celui-ci écrit ainsi dès le début de son volume de 1890 qu'« en France les classes nobles ont reçu en héritage du Moyen-Âge un mépris hautain du commerce pacifique », et donc que des dernières ont toujours raisonné en termes de guerres et de conquêtes. Au contraire en Grande Bretagne selon Mahan, on aurait davantage cherché à favoriser le profit marchand d'essence pacifique.

Mahan, dans ses travaux suivants tels que *Le problème de l'Asie* (1900), analysera les implications politiques de ce qui n'était pas encore nommé la mondialisation. Il y montre ainsi comment, sous l'effet des transports modernes, les peuples se rapprochent, les économies s'interpénètrent et les valeurs occidentales se diffusent sur tous les continents. En conclusion il laisse entrevoir une sorte de paradis terrestre qu'il appelle « l'unité du genre humain » vers laquelle l'humanité se dirigerait, un décloisonnement permis par la maritimisation du commerce, la démocratie libérale, et l'évangélisation. Mahan est d'ailleurs le neveu d'un prêtre anglican, professeur au Séminaire de New York et dont la grande spécificité était la numérologie biblique ainsi que l'interprétation providentielle de l'histoire. On peut donc dire que l'amiral Mahan a donné une sorte d'explication par la stratégie d'éléments que son oncle enseignait sous une forme beaucoup plus religieuse. D'après Mahan le modèle américain constitue pour ainsi dire le plus grand espoir pour l'humanité, message proprement religieux et messianique des *White Anglo Saxon Protestants* (WASP) aux Etats-Unis, mais énoncé ici de façon scientifique. Lorsqu'on demande à Mahan de définir la puissance maritime, celui-ci déclare que c'est impossible, s'agissant d'une « merveilleuse et mystérieuse *Puissance*, le dévoilement d'une volonté *Personnelle*, œuvrant de façon délibérée et cohérente à des fins que nous ne discernons pas encore mais qui ont tendu par le passé à la prédominance maritime de la Grande Bretagne » (italiques ajoutées). Tout cela signifie aussi que la Grande Bretagne représente l'ancien peuple de l'alliance maritime, et que les Etats-Unis ont repris le flambeau. Cette connotation religieuse a d'ailleurs parfois été reprochée à Mahan, ou tout du moins aux personnes se réclamant de son analyse. Henry Stimson, le secrétaire d'Etat à la guerre du président Roosevelt durant la Seconde Guerre mondiale, se disputera avec les représentants du département de la marine. Les marins connaissaient alors des difficultés à obéir à une logique interarmées, souhaitant que la Navy garde sa prééminence sur les autres armes. Stimson déclare alors « le département de la marine semblait fréquemment quitter l'univers de la logique pour un obscur univers religieux dans lequel Neptune était Dieu, Mahan son prophète, et l'US Navy la seule véritable Eglise ».

Si Mahan insiste sur le fait que la puissance maritime est essentiellement pacifique car commerciale, il déclare aussi que la mondialisation constitue une « lutte pour l'existence ». Dans ces luttes pour l'existence, il nous dit que « les races supérieures évinceront à terme, comme elles l'ont toujours fait, les races incompetentes ». Il s'agit là d'un thème de darwinisme social très classique dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, que Mahan assume puisqu'il déclare aussi que « la sélection naturelle est le moteur même du progrès ». Dans ce contexte, que devient l'idée de pacifisme dans la puissance maritime ? Pour Mahan justement, la puissance maritime est par elle-même pacifique puisqu'elle cherche simplement à commercer, et que si celle-ci fait disparaître les races incompetentes, c'est que ces dernières sont incapables de s'adapter au nouveau contexte. Pour lui, la puissance maritime ne devient violente que lorsque contrainte de se défendre contre les forces réfractaires. C'est donc l'attitude des acteurs qui refusent le progrès et la mondialisation, en attaquant les missionnaires et les commerçants (les émissaires de la civilisation occidentale selon Mahan), qui justifie le droit, et même le devoir d'écraser les récalcitrants à la marche du progrès.

Mahan décrit ensuite la marche à suivre du gouvernement américain dans sa stratégie maritime, et considère qu'il vaut mieux se tenir à l'écart de formes de colonisations territoriales à l'européenne, c'est-à-dire de domination directe. Et ceci pour une raison stratégique simple : l'occupation de territoires coûte cher et cet argent sera perdu pour les investissements maritimes. Il vaudrait mieux pour Mahan recourir à des forces maritimes puissantes et mobiles capables de se projeter partout dans le monde pour appuyer des agents locaux (*proxies*) et leurs révolutions contre des régimes autoritaires afin d'installer à leur place des régimes considérés comme acceptables par les Etats-Unis. Ici pointe la notion d'impérialisme informel, à base de pénétration économique et culturelle dont Mahan se fait l'avocat contre le colonialisme européen. Evidemment, ceci préfigure la théorie de *smart power* de Joseph Nye, comme combinaison intelligente du *soft* et du *hard power*. Mahan balaie bien sûr d'un revers de la main les problèmes moraux que posent cet interventionnisme américain tous azimuts, déclarant : « Notre influence tend au bien, c'est l'influence d'une nation respectant le droit des peuples à choisir leur propre destinée ». Il ajoute : « Si les Américains sont obligés d'intervenir, par exemple au nom d'un droit d'ingérence humanitaire, c'est pour des raisons de simple humanité ».

Pour Mahan enfin, les ambitions d'une puissance maritime sont par essence planétaires car la mer va partout. Il dit « L'empire de la mer est indubitablement l'empire du monde » et ajoute que même dans sa manière de faire la guerre, la puissance maritime incarne le progrès car c'est par le blocus qu'elle les gagne. Le blocus mettant les bloqués en situation de mourir de faim ou de se soumettre, le pouvoir de décision final leur est laissé. De cette façon et jusqu'à la mort, on respecte selon Mahan la liberté des assiégés. Le blocus n'en devient que plus humain : « Alors que les mitrailleuses font saigner les gens, le blocus ne fait saigner personne. »

En conclusion, je souhaiterais mentionner trois auteurs ayant perçu de l'extérieur ce lien entre puissance maritime et le protestantisme sous toutes ses variantes.

Il y eut d'abord Léonard Léonce de Bonfils de Rochon de Lapeyrouse, marin français presque inconnu ayant écrit en 1845 une très remarquable *Histoire de la Marine française*. Cet ouvrage est important car Mahan y a plagié la plupart des grandes idées l'ayant rendu célèbre, notamment le lien entre les formes géographiques et le développement de la puissance maritime. Lapeyrouse était un fervent catholique qui détestait l'Angleterre, dénonçant dans son livre le « génie du despotisme universel qui caractérise l'Angleterre, génie à la fois commerçant, guerrier, philosophe, spéculateur et politique, mis au service d'une ambition qui ne se lasse jamais ».

Le deuxième auteur ayant fait ce lien est Carl Schmidt. Dans *Terre et Mer* (1942), celui-ci insiste sur l'alliance au long cours entre le calvinisme et la puissance maritime, avec les Anglais bien sûr mais aussi les Hollandais et les Huguenots de La Rochelle. Schmidt privilégie une explication à la fois théologique et psychologique, considérant que même si développer une puissance maritime représente des risques considérables, la certitude d'être le peuple élu constitue un encouragement puissant à se risquer sur mer.

La victoire signifiait alors la confirmation de l'Élection, tandis que la défaite, toujours perçue comme conjoncturelle, signifiait la mort en martyr.

De manière moins polémique, nous pouvons citer le britannique Nicholas Rodger, grand spécialiste de l'histoire navale contemporaine et auteur d'une très remarquable *Histoire maritime de l'Angleterre* (2000). Celui-ci revient en détail sur ces questions de religion et considère que la conscience maritime britannique repose depuis le règne d'Elizabeth Ier sur le trinôme de la richesse, de la liberté et de la religion. La quête de la richesse serait ainsi le but même du commerce maritime, et la liberté de commerce constituerait une des principales conditions de cette richesse. D'où par conséquent l'hostilité des puissances maritimes envers les régimes autoritaires, ainsi que leur dilection pour le régime parlementaire et le calvinisme, et considérant l'enrichissement comme une faveur divine.

L'alliance donc au long cours entre le *Sea Power* et le calvinisme est d'abord scellée par ces histoires de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne catholique. Elle est ensuite renforcée lors de la révolution des années 1640 avec un parti parlementaire largement constitué de personnalités issues du milieu maritime, et d'un Parlement soutenu par la marine (lui-même tenu en main par les intérêts financiers légitimant l'existence de la marine).

Mener le bon combat sur mer revient donc à mener une véritable guerre sainte contre le catholicisme qui représente le passé, la terre, l'oppression et la féodalité. Voilà des thèmes que l'on retrouvera de façon d'autant plus efficace chez Mahan, conseiller de tous les présidents de la république américains entre 1890 et 1914. Plus encore que la religion catholique la critique mahanienne visera cette fois la Russie orthodoxe, alors en pleine expansion coloniale, considérée comme la puissance continentale chimiquement pure, et dont la progression inquiète aux États-Unis.

Discussion

Pr. Bernard Bourdin : Merci pour cette présentation passionnante, en particulier concernant le protestantisme calviniste de Mahan. En procédant par analogie et en adoptant une lecture wébérienne, cette Élection théologique dont vous parliez se traduit par une Élection économique, laquelle est commerciale et maritime. A mon sens, le fait que l'Angleterre ait quitté le continent depuis la Réforme constitua de cette façon un premier « Brexit », la Grande Bretagne se coupant de Rome. En larguant les amarres avec le continent, l'Angleterre épousa alors « la religion de son économie ». Elle est suivie dans cette attitude par les États-Unis, se constituant par un puritanisme analogue. Ce calvinisme des puissances maritimes établirait ainsi et à mon sens un lien entre la géopolitique maritime, et une justification théologique de cette puissance maritime. De cette façon s'exprime un lien très fort entre géopolitique et chaînes théologiques sous-jacentes. En ce sens, est-il possible de séparer la géopolitique de ses fondements et motivations religieuses ?

Pr. Martin Motte : Anthropologiquement nous provenons toujours d'un lieu, une géographie propre, ce qui crée des interrogations métaphysiques. De cette façon, il existe peut-être un lien nécessaire entre la géopolitique et la religion. Par exemple, un coup fatal a été porté au catholicisme, qui comprend un lien très fort à la terre, par l'exode rural. En ce sens, la « société liquide » contemporaine et globalisée, pour reprendre l'expression de Zygmunt Bauman, est le symbole même d'une modernité protestante libérale désormais imposée aux sociétés culturellement catholiques.

Pr. Bernard Bourdin : Je vous rejoins dans cette observation d'un monde anglosaxon économiquement et politiquement libéral. Le mot libéral est polysémique, à la fois théologique, politique et économique.

Pr. Martin Motte : Mahan lui-même avait des considérations sur l'économie, en l'équivalant à une forme de guerre. La guerre repose pour lui sur une alternance entre stratégies offensives et défensives, alors que l'économie repose sur une alternance entre protectionnisme et libre-échange. Il considère donc

que le protectionnisme renvoie aux stratégies défensives. Chez Mahan, théologie, économie, stratégie sont ainsi superposables. C'est une chose que l'on retrouve aussi chez Carl Schmidt.

Dr. Laura Pettinaroli : Pour ma part, j'ai particulièrement apprécié votre présentation des symboles, et de l'iconographie concernant le lien entre géopolitique et protestantisme, en nous rappelant que ces symboles sont construits dans des contextes spécifiques.

Pr. Martin Motte : Absolument. Je vais d'ailleurs écrire un article sur les symboles de la puissance maritime. Par exemple, pourquoi le globe terrestre, l'ancre et le trident sont-ils si présents dans l'iconographie ? Je souhaite interroger la place de ses symboles dans les voyages. On se rend vite compte que les symboles que je viens de citer sont très pérennes sur plus de 25 siècles, et sont de fait porteurs de sens de très longue durée et non substituables.

Dr. Laura Pettinaroli : Vous parliez dans votre exposé de pratiques liturgiques au début de certains conflits. De telles pratiques ont-elles aussi existé dans le cadre de la marine américaine ?

Pr. Martin Motte : Je ne pourrai pas vous répondre sur ce point mais ce qui est sûr, c'est que cette pratique est en chute libre pour la Royal Navy et ces références-là sont en train de disparaître. Cela me rappelle toutefois une anecdote : j'avais été approché il y a quelques années par un officier écossais étudiant à l'Ecole de guerre, et souhaitant rédiger une étude comparative sur la place de la religion dans les armées françaises et britanniques. Celui-ci s'interrogeait en particulier sur le paradoxe d'un corps des officiers de l'armée française très catholique alors que le régime politique de la France est laïc, et l'observation d'une situation inversée au Royaume-Uni. L'explication en réalité est que le corps des officiers de l'armée française est un microcosme. Depuis Gambetta, un pacte tacite entre les officiers et l'Etat leur permet certaines dérogations à la laïcité. A Saint-Cyr Coëtquidan vous trouverez ainsi une gigantesque chapelle et un petit oratoire protestant juste en face de la direction de la recherche, alors que les lieux d'autres cultes sont situés bien plus loin. Vous retrouvez le même phénomène à l'Ecole Militaire.